

GLADYS NINO

# DANS MA CASE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-724-7

Dépôt légal : septembre 2023





## INTRODUCTION

Notre société a toujours aimé catégoriser l'être humain, dès son plus jeune âge. Il en a toujours été ainsi et les raisons ne sont pas forcément apparentes. Cela est peut-être fait pour permettre à certaines personnes de pouvoir se sentir supérieures aux autres. Je me pose honnêtement la question.

Nous sommes répartis en deux catégories de personnes. Deux groupes initiés par l'Homme lui-même avec, d'un côté, les personnes dites « normales », qui entrent sans peine dans toutes les cases de notre société ; ceux et celles qui se fondent dans le moule et qui collent très bien avec l'idéal. Et de l'autre côté, tous les autres. Tous ceux qui sont définis comme « différents » parce qu'ils mettent plus de temps à comprendre et à réaliser ce qu'on leur demande.

Parce qu'ils ont besoin d'un peu plus d'explications et de soutien, ce groupe-là est mis à l'écart. C'est un fait, même si nombreux sont ceux qui affirment le contraire. Sinon, comment expliquer la catégorisation d'écologistes, pour ceux et celles qui ont la volonté de consommer équitablement et sans nuire à la planète. Ou la qualification de fauteurs de troubles, pour les personnes un peu bruyantes en public.

Cette catégorisation fait beaucoup de mal. Cela aussi, c'est un fait et, aujourd'hui, plus que jamais, il est important d'en être conscients pour arrêter de nuire à l'estime que chacun a pour soi. Car un unique jugement suffit à briser la confiance d'un adulte. Alors, imaginez celle d'un enfant considéré comme différent des autres. Cela peut briser son innocence et son insouciance ; cela peut lui faire perdre son estime de soi et la recouvrir, par la suite, est un travail titanesque.

Comment peut-on éviter que nos enfants vivent cela et comment mieux les protéger de la société ?

Nous le pouvons en prenant conscience que les mots font mal et qu'ils ont un impact sur leur vie. En leur donnant simplement les moyens de ne pas se laisser enfermer dans une case pour leur permettre de vivre leur vie de rêve.

La confiance en soi de mon fils a été brisée, année après année, parce qu'il ne rentrait pas dans la case où l'on me demandait de l'enfermer, dès son entrée en école primaire.

Ce roman est une expérience personnelle qui parle à tous les parents qui se battent pour que leurs enfants soient heureux et à tous ceux qui ne veulent plus rentrer dans les cases.

## MON BÉBÉ, MA PIOUS-PIOUS

Je n'ai jamais cru que j'allais devoir me battre pour le bonheur de mes enfants. Avant de devenir mère, je menais une vie tranquille, loin de me douter que la maternité m'apporterait bien plus que des soucis liés à l'éducation de mes bébés.

En ce temps-là, mon métier payait mes factures, j'avais un toit au-dessus de ma tête et un mari aimant à mes côtés. Entourée de mes amis et de ma famille, je ne me sentais pas seule, même s'il m'arrivait d'avoir le sentiment qu'il me manquait quelque chose pour donner de la valeur à ce que j'avais déjà. Je sentais que quelque chose d'essentiel m'était absent.

J'ai mis du temps avant de comprendre que ma routine rendait mon quotidien monotone et, qu'au fond de moi, je ne désirais qu'une seule chose : être mère. Je voulais chérir la chair de ma chair et donner un peu de ma vie, pour en créer une autre.

Peu m'importait le sexe, ce n'était pas le genre de détail qui pouvait influencer mon amour. Cependant, il m'arrivait de me questionner sur le style de mère que j'allais être et, des fois, je rêvassais en cherchant à savoir à qui l'enfant, qui n'était même pas en phase de conception, allait bien ressembler. Le sexe de l'enfant n'était pas un élément important, ni pour mon mari, ni moi, mais allais-je avoir une fille en premier ? Un garçon ? À vingt-trois ans, je me sentais prête et assez mature pour amener l'envie d'accueillir un petit bout de moi à maturation, tout en sachant que j'allais devoir prendre soin de lui jusqu'à ce qu'il sache le faire soi-même. Voire, plus longtemps.

Mon mari était tout autant impatient que moi. Lui aussi rêvait de paternité, sans parvenir à m'égaliser, puisque j'étais déjà à l'affût.

Je passais des heures à repérer des informations qui pouvaient m'aider à procréer, sur tous les forums de femmes enceintes que je pouvais dénicher et je m'acharnais à mettre en pratique tout ce que je lisais, entourais et soulignais à longueur de journée. Au grand dam de mon époux, qui ne comprenait pas mon entêtement à tenter de prendre les devants sur le temps, je cherchais des prénoms d'enfants sur des blogs d'histoires vécues.

Je faisais tout cela, sans me rendre compte que l'envie de maternité m'accaparait et m'obnubilait. Je ressentais un engouement, une véritable passion pour cette grossesse qui tardait à venir. Jusqu'à ce que je décide de reprendre le cours normal de ma vie, d'arrêter de fantasmer sur les poussettes et les layettes et d'accepter les sorties avec mes amis, sans scruter, du coin de l'œil, les mères émerveillées avec leurs nouveau-nés.

L'envie persistait, mais je savais que je devais laisser la nature suivre son cours. Alors, j'ai recommencé à profiter de mes jours heureux, loin de la frustration de ne pas parvenir à devenir mère au moment voulu. Je me disais que cet enfant finirait par arriver, lorsque je n'y penserai plus. Et c'est ce qui a fini par arriver, sur mon lieu de travail.

Ce jeudi matin là, tandis que je passais une journée ordinaire, assise à mon poste de travail situé dans l'open-space, une odeur écœurante m'a soudain pris au nez.

Pas l'odeur habituelle due au mélange de nos nourritures ; ni même à celle de la transpiration dans un espace confiné. Non, il s'agissait d'une puanteur qui est parvenue à faire remonter mon dernier repas.

Je n'ai pas pour habitude d'être dérangée par les odeurs. Mais là, impossible de faire avec, j'ai vérifié mon lunch-bag pour m'assurer que mon déjeuner n'avait pas tourné dans le tiroir de mon bureau. Mais, le problème ne venait visiblement pas de là.

Je scrutais la salle sans trouver le ou la coupable de cette odeur infecte, bien étonnée d'être visiblement la seule à la sentir.

— Tout va bien ? A fini par me demander Catherine, ma collègue et voisine de bureau, en me voyant gigoter sur mon fauteuil.

— Tu ne sens pas une odeur bizarre ?

Je me sentais de plus en plus mal et je commençais même à transpirer. J'avais les mains moites et je priais silencieusement pour ne pas me mettre à vomir devant tout le monde.

Catherine a reniflé l'air, la tête levée vers le vide.

— Non, je ne sens rien. Qu'est-ce que tu sens comme odeur bizarre ?

— Je ne sais pas. Un truc qui me donne envie de vomir.

— Tu n'as pas mangé quelque chose qui ne passe pas ?

Je secouais la tête et je me levais pour sortir prendre l'air. Impossible de rester là sans manquer de rejeter ledit petit déjeuner.

En sortant de mon box, je croisais une autre collègue.

Elle aussi, elle ne sentait rien d'anormal.

— Tu n'as pas mangé quelque chose qui ne passe pas ?

J'ai fait la même réponse, avant de me précipiter vers les sanitaires.

Je me sentais bien trop mal pour être folle avec cette histoire d'odeur. La sueur qui trempait mes aisselles et ce qui est parti dans les toilettes m'en a été témoin.

Je passais un peu d'eau sur mon visage et je rinçais ma bouche, avant de retourner travailler, avec l'espoir d'aller mieux. Que nenni. L'odeur m'a repris à la gorge et je suis retournée vomir ce qui n'était pas sorti la première fois.

La tête dans la cuvette et un goût désagréable dans la bouche, j'ai, tout à coup, eu envie de pleurer en me demandant ce qu'il pouvait bien m'arriver aujourd'hui. Avais-je attrapé un rhume ? Ou pire, une terrible maladie ? Après quelques minutes à vérifier que plus rien ne sortait, je retournais à mon bureau avec mes bouffées de chaleur, mais sans envie de vomir.

C'était déjà cela.

